

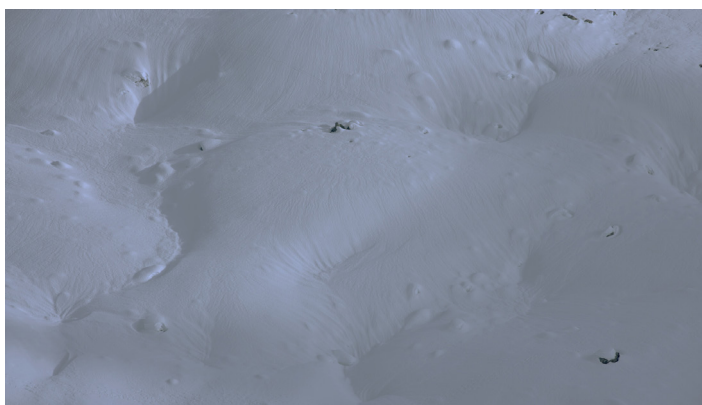
Camille Llobet

dda-auvergnerhonealpes.org/camille-llobet



Vue de l'exposition monographique *Fond d'air*, IAC Villeurbanne/Rhône-Alpes, 2023

Photo : © Thomas Lannes



***Pacheû* / 2023**

- Essai documentaire, long métrage, vidéo 4K, son 5.1, 60 min

Essai documentaire sur le massif du Mont-Blanc réalisé en collaboration avec des guides de haute montagne et des géomorphologues dans un contexte de changement climatique brutal : fonte des glaciers, dégel du permafrost, augmentation des éboulements rocheux.

Trois « dialogues – lectures de terrain » associés aux images de gestes et de corps composent des récits sensibles et subjectifs. Les tournages ont été pensés en termes de sensations visuelles, sonores, tactiles et kinesthésiques pour proposer de nouveaux modes d'appréhension de la haute montagne.



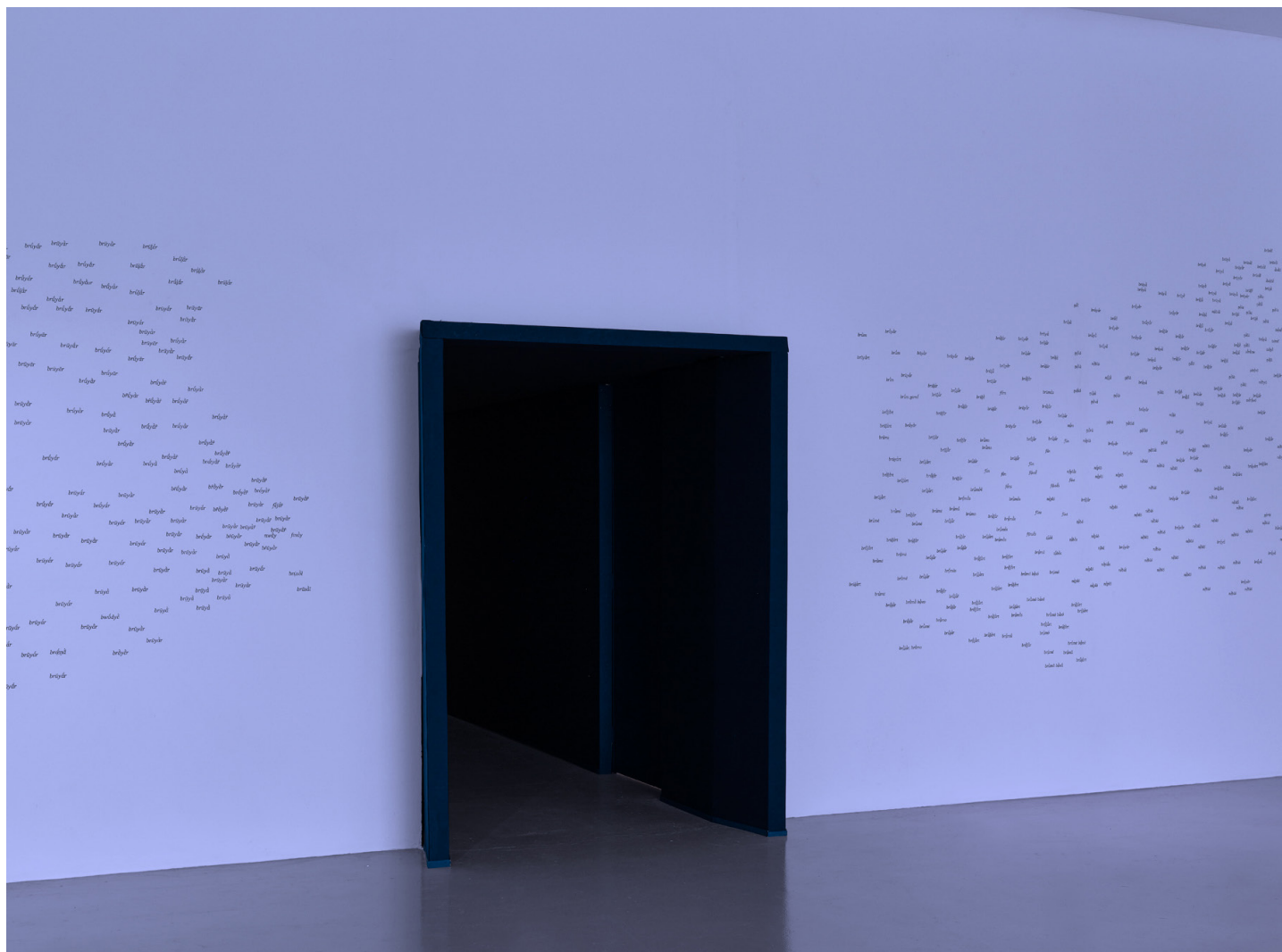
Vue de l'exposition monographique *Fond d'air*, IAC Villeurbanne/Rhône-Alpes, 2023
Photo : © Thomas Lannes

Pacheû, croquis sonores / 2023

● Installation sonore, son stéréo, acier, vernis, casques d'écoute, projecteurs sur rails, filtres, dimensions variables, 4'46

Le projet « *Pacheû* » a donné lieu à plusieurs recherches dont une étude sur le bruit de la montagne. Dans son journal « *Vers la nuit* », le professeur John Hull devenu aveugle, raconte comment la pluie lui redonne la perception d'un espace : chaque matériau percuté par les gouttes révèle sa sonorité propre et la distance des choses les unes par rapport aux autres. À l'instar de cette reconstruction d'une représentation spatiale par le son et en m'inspirant des alpinistes qui « dessinent » leur propre chemin à travers les éléments, j'appréhende la montagne comme un laboratoire sonore. Je cherche des qualités de silence et de résonance et expérimente des trajectoires sonores autour d'un micro binaural fabriqué pour l'occasion. Je collectionne des gestes, des lignes et des

motifs sonores : une boule de neige dévale une pente, un ricochet sur un lac gelé, des chutes de pierres, un ruisseau souterrain, une forêt enneigée qui fond sous les premiers rayons de soleil, des pas qui traversent une épaisse couche de neige ou glissent dans un pierrier... Il y a ensuite un travail de montage cherchant à assembler des motifs, des atmosphères et des lignes sonores comme un langage de bruits. L'œuvre sonore est matérialisée par un belvédère en acier, des casques d'écoute et un traitement de la lumière rappelant la luminosité de l'aube en montagne. Un dispositif qui propose une écoute physique et contemplative : la résonance du paysage enregistré est ressentie autant dans la boîte crânienne du visiteur que dans l'espace vide où il ou elle se trouve.



Vue de l'exposition monographique *Fond d'air*, IAC Villeurbanne/Rhône-Alpes, 2023
Photo : © Thomas Lannes

***Brouillard* / 2023**

● 2 impressions numériques noires sur toile Jet Tex,
406 x 373 cm et 406 x 377 cm

Cartes dialectales du mot « Brouillard »,
du nord et du sud de la France.
Issues de « l'Atlas linguistique de France » de Jules
Gillieron et Edmond Edmont, 1902-1910, Paris,
Champion, 9 vol., supplément 1920.



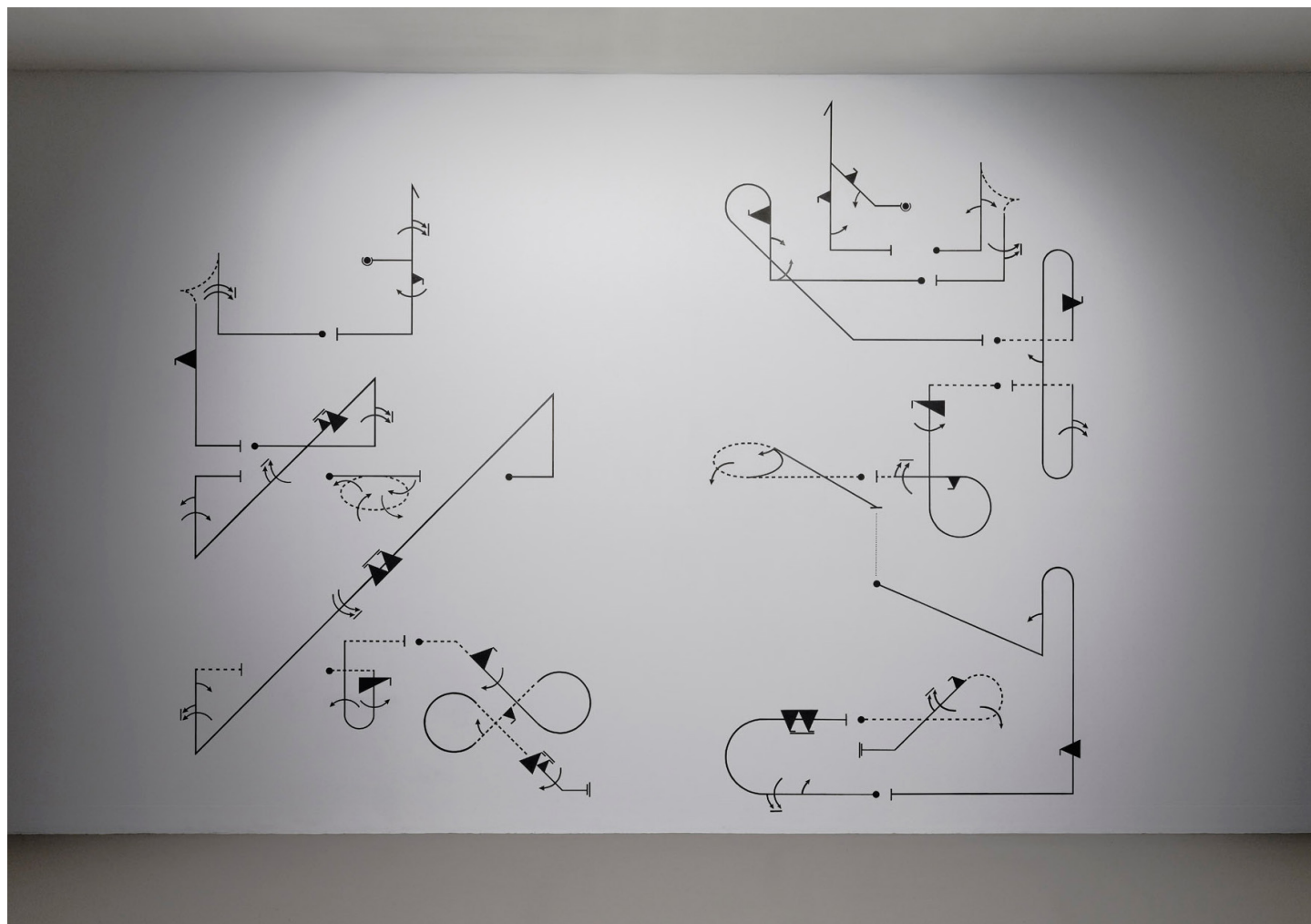
Vues de l'exposition monographique *Fond d'air*, IAC Villeurbanne/Rhône-Alpes, 2023
Photo : © Thomas Lannes

Fond d'air, Tête du Couvercle, le 20 juin 2022 / 2023

● Installation sonore, son stéréo, haut-parleurs,
structure acoustique, laine roche, bois, coton gratté, 4'46

Fond d'air enregistré au solstice d'été en haute montagne.

Le micro est posté sur un rognon rocheux dominant trois vallées glacières (Talèfre, Leschaux, Mer de Glace) et il fait face aux éboulements quotidiens de l'Aiguille du Tacul (Massif du Mont-Blanc).



Vue de l'exposition monographique *Fond d'air*, IAC Villeurbanne/Rhône-Alpes, 2023
Photo : © Thomas Lannes

Séquence / 2023

● 5 dessins, partition murale, peinture noire sur mur, dimensions variables, 2023

« Séquence » se compose de cinq dessins grand format reproduit en partitions murales ou sérigraphiés. Ce sont des reproductions de cinq programmes de voltige aérienne. Des signes et tracés inventés par le pilote espagnol José Louis de Aresti Aguirre pour décrire de manière standardisée des figures et mouvements dans l'espace.

« Boucle, vrille, rétablissement normal, retournement, renversement, remontée dos, passage par l'avant, déclenchés négatifs,

tonneaux en virage, ruades », ces diagrammes rappellent les écritures inventées par les chorégraphes. En partant des schémas techniques petit format, il a fallu manipuler ce langage étranger en tentant d'en respecter la structure pour les mettre à l'échelle. Une version murale très grand format a été réalisée lors de l'exposition à l'IAC en 2023, sa reproduction manuelle porte les traces du geste.



Vues de la performance *Le bruit de la langue*, avec Magali Léger dans le cadre de l'exposition Oral Texte, Fondation Pernod Ricard, Paris, 20 juillet 2022

Le bruit de la langue / 2022

● Performance, environ 15 minutes
Conversation babillée entre Magali Léger (soprano) et Camille Llobet

Cette performance prolonge une réflexion au long cours sur le sens du son de la langue orale. Quand nous parlons, les mots exprimés ont parfois moins de sens que le son de la voix qui accélère, ralentit, reproduit l'intonation de son interlocuteur, s'interrompt brutalement, appuie sur une syllabe ou s'adoucit.

Casque d'écoute sur les oreilles, face à face, et les yeux fermés, Magali Léger et moi écoutons en boucle une suite d'extraits significatifs et extrêmement courts d'une de nos conversations, préalablement enregistrée. En direct, avec la bouche, nous reproduisons en bruits nos

paroles respectives, à la manière de l'enfant qui expérimente les contours de la langue. Nous avons pris beaucoup de plaisir lors de ce jeu de bruitage intuitif. Une fascination pour le bruit qui est peut-être liée à l'expérience primitive de l'enfant. Il découvre son environnement en le touchant et reproduit le bruit de ses gestes avec la bouche. Il joue avec les possibles de son appareil phonatoire et de la résonance de sa voix dans l'espace. Petit à petit les bruits de bouches se transforment en suite de syllabes et deviennent langue



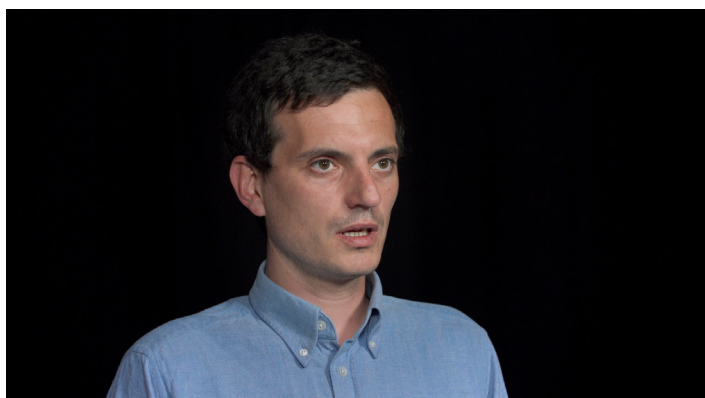
Vue de l'exposition monographique *Fond d'air*, IAC Villeurbanne/Rhône-Alpes, 2023
Photo : © Thomas Lannes

Mimèsis / 2019

- Double vidéoprojection synchronisée, 2 vidéos 4K muettes, 17' (boucle)

Les yeux rivés sur l'écran, quatre performeurs filmés par paire (gaucher - droitier), regardent un extrait de 50 secondes répété en boucle une vingtaine de fois. Il s'agit de la séquence d'entraînement au vol à la tire de « Pickpocket » de Bresson (1959). Cette performance filmée découle de la recherche autour de l'œuvre « Sténoglossie » et s'inspire de la gestique co-verbale : les mains cherchant intuitivement à transcrire du sensible en langage. Les performeurs tentent de mimer en direct les gestes qui défilent à l'écran :

leur reproduction gestuelle est restreinte à une « zone de langage » au niveau du torse et conduite par leur main directrice naturelle (gauche ou droite). Cette contrainte réduit l'imitation aux caractéristiques des mouvements : vitesse, amplitude, forme de la main. La notion de reproduction du geste – intrinsèque à cette fameuse séquence cinématographique – est ici redoublée par les effets miroirs de ce « babillage gestuel ».



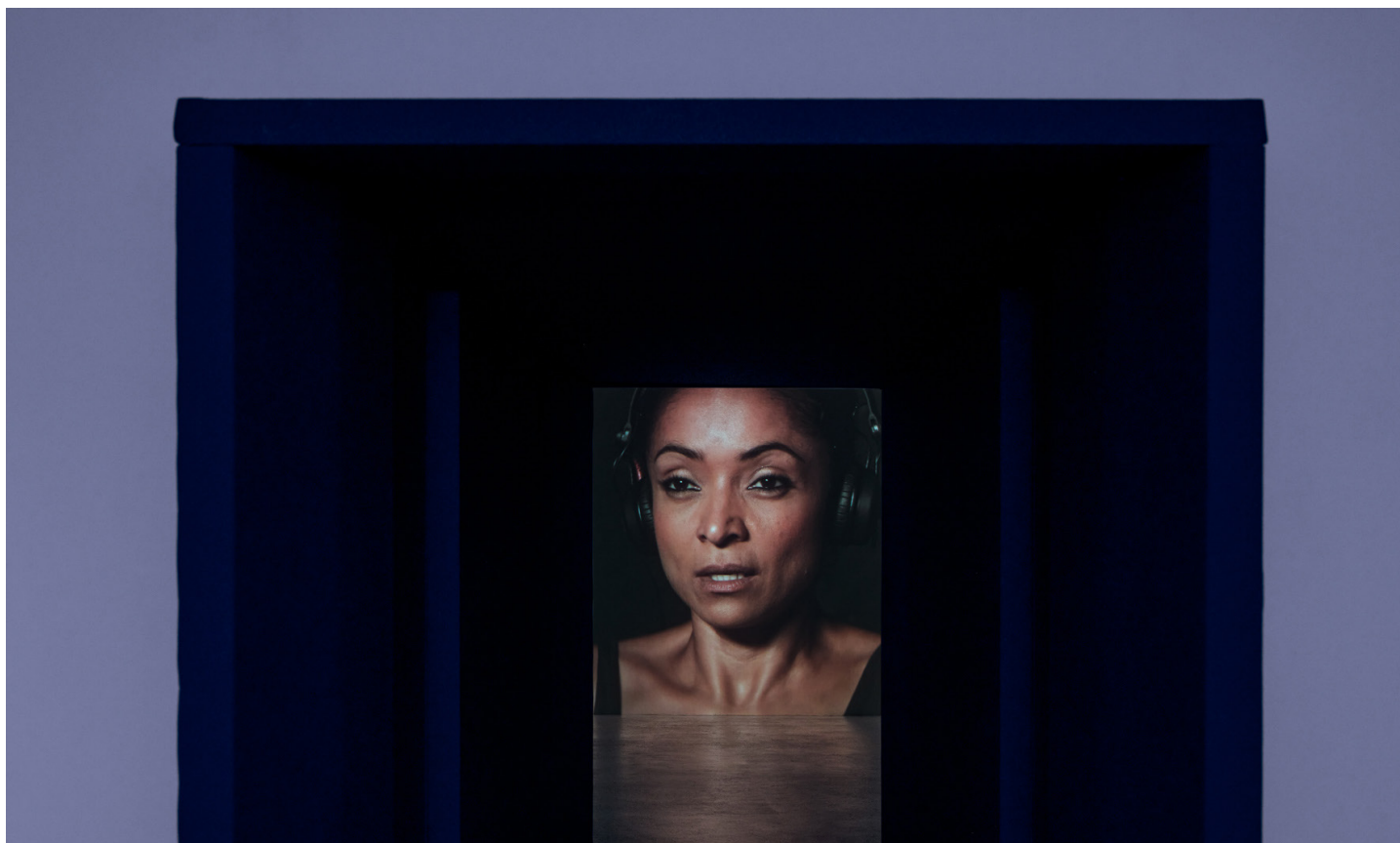
***Sténoglossie* / 2019**

● Vidéoprojection, 4 haut-parleurs, vidéo 4K, son quadriphonie, 11'24

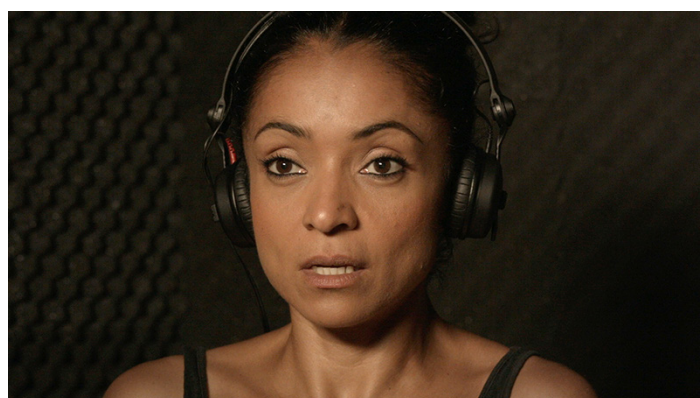
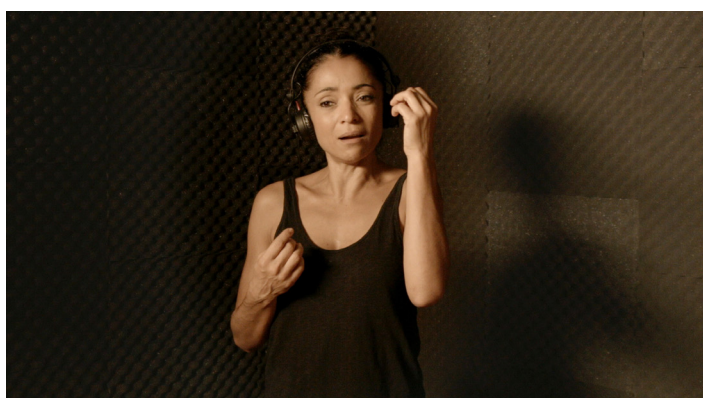
« Sténoglossie » est un néologisme dérivé de la « Sténographie » désignant un procédé de transcription rapide par un système d'écriture spécial. « Sténo » est associé à l'élément formant « -gloss » lié à l'organe de la langue.

Cette performance filmée s'inspire autant de la figure du bonimenteur – les commentateurs des premiers films muets – que de l'interprète, qui traduit simultanément d'une langue à l'autre. Neuf performeurs, filmés à tour de rôle jusqu'à épuisement de l'expérience, regardent en boucle une séquence de film de 2 minutes 30 et la décrivent face caméra. Il s'agit d'un extrait de « *Pickpocket* » (Robert Bresson, 1959) : un condensé d'inventions cinématographiques où l'histoire se raconte par jeux de regards, variations de régimes de vitesse et fragmentation subtile des corps et des gestes.

L'image en mouvement est extrêmement complexe à décrire : l'interprétation naturelle du cerveau qui synthétise et généralise ses perceptions pour les comprendre est mise à l'épreuve dans un exercice où il faut à la fois transcrire en direct et tenter de ne pas dire plus que ce qui est montré, cadré, fragmenté. Chaque performeur doit trouver une intensité de concentration pour pouvoir suivre la vitesse du défilement. Cette expérience les entraîne dans un état limite de description quasi hypnotique. Le montage vidéo et sonore de cette chorale décrivant joue sur l'imagination et la mémoire du regardeur en créant des allers-retours entre la visualisation d'une image suggérée et le souvenir d'une image déjà entendue.



Vue de l'exposition monographique *Fond d'air*, IAC Villeurbanne/Rhône-Alpes, 2023
Photo : © Thomas Lannes



***Majelich* / 2018**

- Vidéoprojection, haut-parleurs, vidéo FHD, son stéréo, 10'27

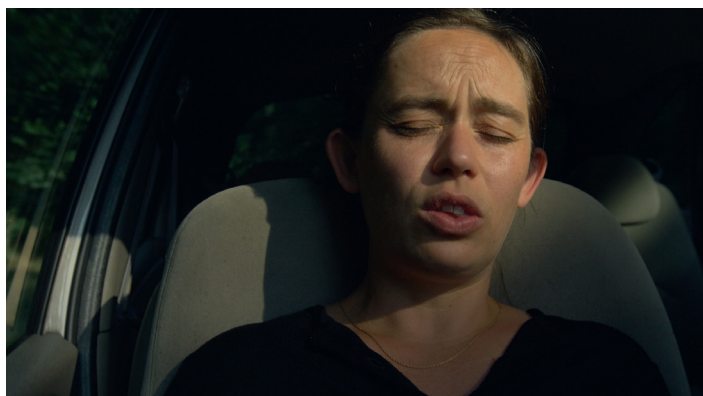
À l'image, une femme, cadrée de plus ou moins près, visage, buste, plan américain. C'est la soprano Magali Léger. Elle est seule, concentrée. Elle semble chanter dans la pénombre. Elle a un casque d'écoute sur les oreilles. Les sons qu'elle produit sont à la fois étranges et familiers.

Camille Llobet a enregistré sa fille entre dix et vingt mois, à ce moment où l'enfant découvre sa voix et fait l'expérience de sa capacité à en jouer, à former des sons. Il ne comprend pas encore les mots qu'il entend mais ses babillages imitent et éprouvent

les contours prosodiques de la langue, parlée, autrement dit ses inflexions, tonalité, accent, modulation et rythme. Le sens loge ici dans le son. Ce sont les prémices de la parole, la formation de sa possibilité.

L'artiste fait entendre ces babillages à la chanteuse lyrique qui s'emploie à les reproduire dans sa voix. La vidéo la montre dans cette entreprise de précision qui donne à comprendre la découverte du plaisir de la voix et du désir de dire.

Notice de Christian Bernard



***Revers* / 2018**

● Vidéoprojection, vidéo 4K, son stéréo, haut-parleurs, 6'50

Dans ce plan-séquence tourné sur la départementale 105 qui traverse les bois de Milly-la Forêt, je prends la place de la performeuse et pousse la description verbale d'une perception à ses limites. Je tente de décrire les formes évanescentes qui apparaissent et défilent derrière les paupières quand on regarde – les yeux fermés – des mouvements lumineux plus ou moins importants.

La description en direct et à voix haute explore les jeux d'influences et de synchronisations entre le réel perçu et sa représentation pensée et formulée. À la suite du tournage – qui a demandé un entraînement mental et physique important – ce phénomène perceptif s'est imprimé dans mon cerveau comme un symptôme.



Faire la musique / 2017

● Vidéoprojection, 15'27, haut-parleurs, vidéo 4K, son stéréo

[...]

Trois écrans suspendus, placés dans une sorte de triangle éclaté, présentent trois bouches en gros plan. Des visages sans regard, comme si leur portrait avait été décentré au niveau de la bouche. Trois danseuses, contraintes dans une position face caméra, exécutent une diversité de mouvements jouant sur l'effort, l'équilibre, la gravité, le rythme, l'amplitude, pendant que la caméra essaie de suivre leurs bouches.

On assiste aux mouvements involontaires de trois bouches muettes, échappant à la maîtrise de la chorégraphie, trahissant la concentration et la personnalité des danseuses. Le titre fait référence au trouble neurologique « Chorée de Sydenham » provoquant des mouvements involontaires anormaux et incontrôlables, aussi appelé « Danse de Saint-Guy ».



Voir ce qui est dit / 2016

● 1 vidéoprojection muette, 1 vidéoprojection sonore, casques d'écoute, 2 vidéos FHD distinctes, 8'33 et 8'24

« Voir ce qui est dit » est une œuvre composée de deux vidéos réalisées avec Noha El Sadawy, jeune femme sourde, durant les répétitions de l'orchestre du Collège de Genève. Placée à côté du chef d'orchestre à chaque répétition, la signeuse a cherché des manières de décrire, raconter, commenter l'orchestre en langue des signes. [...]

Une première vidéo présente un montage muet mettant en vis-à-vis la gestique « inductive » du chef d'orchestre qui impulse le son, et la gestique « réceptive » de la langue des signes qui décrit l'image de la répétition.

La deuxième vidéo est une succession de trois plans séquences de la performeuse, correspondant à trois morceaux travaillés par l'orchestre : « Also sprach Zarathustra », « Le lac des cygnes » et « La chevauchée des Walkyries », célèbres musiques de fosse intrinsèquement liées à l'image cinématographique.

Un commentaire en voix-off propose une analyse subjective de la performance : imagine des équivalents verbaux de la description signée, précise les traits de construction de la langue et égrène des indices sur la manière dont la signeuse a perçu et retranscrit l'orchestre et la musique.



Prosodie / 2013

- Vidéoprojections synchronisées face à face, 2 vidéos FHD, 12' écrans en bois, HPN acier, haut-parleurs, 229 x 203,2 x 90 cm (x2)

Sur deux écrans face à face, deux personnes, écouteurs sur les oreilles, tentent de reproduire avec la bouche les sons qu'ils sont les seuls à entendre, ceux des douze premières minutes de « *Il était une fois dans l'Ouest* » de Sergio Leone. Cette introduction du western est célèbre pour la complexité de sa texture sonore. Une véritable symphonie de bruits dans laquelle se mêlent le grincement d'une éolienne, le bourdonnement d'une mouche, une fuite d'eau qui atterrit sur un chapeau de feutre, un télégraphe déglingué, des craquements de doigts et, finalement,

l'arrivée d'une locomotive. La complexité des sons et leur retranscription en direct placent les interprètes dans un état de concentration maximale. Bégaiements et hésitations révèlent leur difficulté à retranscrire ce qu'ils entendent et s'apparentent à un babil, cette imitation des contours prosodiques du langage par l'enfant. La prosodie désigne l'inflexion, la tonalité, l'accent, la modulation ou le rythme de nos paroles selon les émotions que nous ressentons ou que nous souhaitons transmettre.

Démarche, 2023

● Par Camille Llobet

« Chaque œuvre commence par une rencontre et un questionnement à expérimenter ensemble. J'imagine d'abord des dispositifs de tournage précis prenant le parti pris de l'expérience filmée et réalise ensuite des montages vidéos et sonores à la fois intuitifs et visant une radicalité formelle. Des dessins, partitions et performances poursuivent souvent les problématiques abordées dans les vidéos.

Après avoir exploré l'oralité, le mouvement et la perception humaine comme des territoires de recherche lors de tournages en studio, j'ai déplacé mes protocoles de travail en haute montagne. Cet environnement complexe fait de roche, neige et glace est aujourd'hui en cours de mutation. Une transformation brutale due à l'accélération de la fonte des glaces et des écroulements rocheux qui place un temps géologique au niveau de celui d'une vie humaine. Ce projet, « *Pacheû* » (2020–2023), a pris la forme d'œuvres sonores et d'un premier essai long métrage où la narration se fait autant par le bruit et le geste que par la voix et l'image. Il ouvre un nouveau champ d'expérimentations et de formats en situant l'humain dans un milieu. »

-
Diplômée de l'école supérieure d'art d'Annecy en 2007, Camille Llobet a participé au Salon de Montrouge en 2016 et à de nombreuses expositions collectives comme « *Les Nouvelles Babylones* » (Centre d'art contemporain, Parc Saint Léger, Pougues-les-Eaux, 2013) ou « *Silences* » (Musée d'art et d'histoire, Genève, 2019). En 2022, ses œuvres ont été présentées dans les expositions « *Oral Text* » (Fondation Pernod Ricard, Paris) et « *L'Art d'apprendre. Une école des créateurs* » (Centre Pompidou-Metz). Elle a réalisé plusieurs expositions personnelles comme « *Second* » (Centre d'art de Vénissieux, 2014), « *Majelich* » (Printemps de Septembre, Toulouse, 2018), « *Idiolecte* » (Galerie Florence Loewy, Paris, 2019), « *Fond d'air* » (Institut d'art contemporain, Villeurbanne/Rhône-Alpes, 2023). Ses œuvres font partie des collections publiques françaises dont celle du FRAC Provence-Alpes-Côte d'Azur, du FRAC-Artothèque Nouvelle-Aquitaine, du FRAC Grand Large - Hauts-de-France, de l'Institut d'art contemporain, Villeurbanne/Rhône-Alpes et du Fonds d'art contemporain - Paris Collection.

En 2023, Camille Llobet présente une première grande exposition monographique à l'Institut d'art contemporain Villeurbanne/Rhône-Alpes mettant en perspective ses œuvres existantes et plusieurs travaux inédits. Elle finalise aussi un premier essai documentaire long métrage, « *Pacheû* », sélectionné au FIDMarseille en compétition française et compétition premier film.

Qui vive, 2023

● Par Hélène Meisel, 2023
Pour l'exposition *Fond d'air*, Institut d'art contemporain,
Villeurbanne/Rhône-Alpes

Nous ne sommes plus tenus d'assigner la pratique d'un artiste à un médium fixe ; mais, si de prime abord, l'œuvre de Camille Llobet semble librement naviguer entre la performance, la vidéo et le langage, il est pourtant utile d'envisager toute sa démarche depuis le spectre plus englobant de la sculpture. Une sculpture élargie, d'ordre perceptif et cognitif, dont la matière première serait un corps humain aux compétences infiniment plastiques. Corps sans cesse informé et affûté par le milieu linguistique, technique ou cosmique dans lequel il baigne, mais sur lequel il agit également. Cette boucle interactive, ou cette information réciproque entre corps et milieu traverse ainsi nombre des situations mises en place par Camille Llobet.

Le titre de son dernier projet, *Pacheû* (2020–2023), qui prend la forme d'un premier long métrage et deux installations sonores réalisés en haute montagne, est symptomatique de ce double mouvement : issu d'un dialecte local du massif du Mont-Blanc, « pacheû » désigne le chemin déjà tracé que l'on peut suivre, mais décrit aussi le piétinement d'un terrain vierge dont l'empreinte crée une nouvelle piste¹. Ces deux chemins, le préexistant que l'on emprunte et le tâtonné que l'on empreinte, sont comme les connexions neuronales : ils sont renforcés par des expériences répétées (tous types d'entraînements fascinent l'artiste), mais ils peuvent aussi se réorganiser pour contourner des lacunes ou des lésions, et générer leurs propres déviations. Cette dualité cartographique – le passage qui nous guide, le guide qui ouvre le passage – anime toute la démarche de l'artiste. *Pacheû* nous montre ainsi l'acuité et l'agilité extrêmes que développent les guides de haute montagne à force de pratiquer ces chemins dont ils sont souvent les ouvriers. Avec sa topographie rude et contraignante, la montagne est leur terrain de formation. Elle leur apprend l'équilibre, la gravité, le souffle... Mais, ils sont plus que le produit de ce territoire, ils sont aussi les éclaireurs de leur propre carte. emprunte et le tâtonné : que l'on empreinte, sont comme les connexions neuronales : ils sont renforcés par des expériences répétées (tous types d'entraînements fascinent l'artiste), mais ils peuvent aussi se réorganiser pour contourner des lacunes ou des lésions, et générer leurs propres déviations. Cette dualité cartographique – le passage qui nous guide, le guide qui ouvre le passage – anime toute la démarche de l'artiste.

Pacheû nous montre ainsi l'acuité et l'agilité extrêmes que développent les guides de haute montagne à force de pratiquer ces chemins dont ils sont souvent les ouvriers. Avec sa topographie rude et contraignante, la montagne est leur terrain de formation. Elle leur apprend l'équilibre, la gravité, le souffle... Mais, ils sont plus que le produit de ce territoire, ils sont aussi les éclaireurs de leur propre carte.

Tourné dans différents sites de la chaîne du Mont-Blanc, au Col de la Fenêtre, sur le glacier de Talèfre et à la Combe Maudite, *Pacheû* saborde l'imagerie habituelle de la haute montagne : ni sublimes, ni touristiques, ni sensationnalistes, les images tournées par Camille Llobet détournent le regard des cimes héroïques et cristallines. Visant l'anti-spectacle, elles affleurent les sols dans un cadrage latéral, parfois plongeant, qui scanne les parois rocheuses, les éboulements de granites, et s'embrument parfois de brouillards. L'horizon s'efface au profit de la matière. Depuis cette perspective humble (du latin humus, « sol, terre »), l'on suit des guides de haute montagne, des géomorphologues et des amateurs dans leurs observations et dans leurs progressions, certes très assurés mais pas têtes brûlées. Camille Llobet connaît bien le gigantesque piège visuel qu'est cette montagne grandiose au pied de laquelle elle a grandi, et dont l'iconographie reste bloquée dans un régime de l'intensité. Comment s'émanciper de l'artificialisation d'une nature des extrêmes par la peinture romantique ? Comment éviter le trophée de conquête qu'est la photographie alpine ? Comment encore contrer les angles plus promotionnels des survols en drone ou caméras GoPro ? En transférant l'acuité sensorielle vers l'haptique et le sonore.

Ouverte et conclue par deux installations sonores, et pensée dans sa globalité comme un parcours d'écoute alternant diffusion au casque et dans l'espace, sas et chambres acoustiques, l'exposition de l'Institut d'art contemporain, Villeurbanne/Rhône-Alpes, s'intitule *Fond d'air*. Un fond d'air est un enregistrement sonore pris sur les lieux de tournage, captant le silence ambiant pour assurer des raccords et une continuité acoustique au montage. C'est le fond d'un paysage sonore constituant comme un horizon d'attente sur lequel venir greffer des motifs particuliers. Les participants impliqués dans les œuvres de Camille Llobet sont systématiquement engagés dans des situations d'écoute fine ; de même les visiteurs de l'exposition sont immergés dans des conditions d'écoute scrupuleusement préparées par l'artiste, aussi attentive au système de diffusion, qu'à l'isolation ou la couleur des espaces.

Tout concourt ainsi à entretenir cet état de qui vive généralisé, jusqu'au mimétisme potentiel des visiteurs face aux personnes agissant dans les œuvres.

À l'entrée du parcours, *Pacheû* (croquis sonore) propose l'écoute au casque d'enregistrements pris à l'aide d'une tête binaurale fabriquée par l'artiste. Né dans la seconde moitié du XIX^e siècle, puis véritablement expérimenté dès les années 1930, ce dispositif de prise de son très particulier vise à reconstituer notre écoute naturelle. Il s'agit de positionner deux micros dans les oreilles d'un mannequin, dont la morphologie (le pavillon, le visage et la boîte crânienne) capte les sons tels que les perçoivent nos corps : spatialisés dans les trois dimensions. Signes de l'hégémonie du visuel, les traités d'optique et de perspective analysent depuis longtemps notre vision binoculaire, tandis que notre audition binaurale demeure, sinon impensée, du moins plus confidentielle. Alors que les dispositifs d'écoute au casque ressemblent le plus souvent à des salons faits pour l'abandon, Camille Llobet propose au contraire d'écouter ses enregistrements binauraux debout, accoudé à un garde-corps évoquant les belvédères, promontoires d'où la vue est belle (de l'italien « bel », beau et « vedere », voir). L'installation ne donne pourtant rien d'autre à regarder qu'un mur vide, baigné d'une lumière d'aube, légèrement bleutée. Les casques donnent en revanche beaucoup à percevoir : des coulures de neige en pente raide, de la ramasse² en pierrier, des éboulements rocheux, des ruisseaux souterrains, des pas dans une couche de neige profonde, des brisures de glace, une progression en crampon et piolet sur cascade de glace, une forêt enneigée qui fond au soleil, des ricochets de pierres jetées sur un lac gelé³.

Antérieurs à la réalisation de *Pacheû*, ces enregistrements captés dès le printemps 2020 sont comme les repérages du film. Intitulée Fond d'air, l'installation sonore qui clôt l'exposition est diffusée dans une petite chambre ronde et noire. Capté depuis la Tête du Couvercle, qui domine les trois vallées glaciaires de Talèfre, Leschaux et de la Mer de Glace, et qui fait face au Trident du Tacul, l'enregistrement traduit l'écho des éboulements résonnant dans cette vaste topographie. Les reliefs fournissent à ces bruits une formidable caisse de résonance, version gigantesque du pavillon de l'oreille qui achemine les sons vers le conduit auditif, puis de la boîte crânienne, elle aussi caisse de résonance. Le film *Pacheû* s'achève sur une discussion entre deux alpinistes et un géomorphologue au sujet des bruits de la montagne. Il est question de « bruits

profonds » perçus avant certains écroulements catastrophiques, grondements métalliques et gargouillements souterrains, répondant à la frayeur viscérale ressentie par les alpinistes. Une forme de continuité organique entre les corps de la montagne et de l'homme s'esquisse.

Dans *Pacheû*, les individus cheminent et descendent, crapahutent et dérivent, discutent tranquillement plutôt qu'ils ne grimperaient, essoufflés, dans une ascension conquérante. De nombreux plans fixes saisissent la montagne seule, libre de tout humain. Camille Llobet adopte une perspective où l'humain n'est pas au centre du monde, mais plutôt au milieu, « immergé et engagé dans l'immanence d'un réseau complexe d'interactions avec le milieu terrestre et les milieux géographiques qu'il transforme et qui le transforment : il est un sujet biologique et non plus métaphysique ou substantiel⁴ ». *Pacheû* n'aborde pas la montagne comme environnement⁵, ni comme paysage⁶, mais plutôt comme milieu. Le géographe et philosophe Augustin Berque décrit le milieu comme « système éco-techno-symbolique en fonction duquel nous mêmes existons tels que nous sommes et réciproquement, dans une interrelation qui n'est pas sans rappeler ce que, dans le bouddhisme, la " voie du milieu " a nommé "co-suscitation"⁷ ». Et c'est justement dans des termes sculpturaux que Berque qualifie cette co-détermination, ce « va-et-vient complexe où nature et culture se construis[ent] réciproquement dans une relation d'empreinte-matrice⁸ ».

Si l'on peut aisément penser que le corps de l'alpiniste est sculpté par la montagne, autant d'un point de vue physiologique qu'anthropologique, l'inverse pourrait sembler invraisemblable. Pourtant, c'est bien en haute montagne que le changement climatique est aujourd'hui le plus rapide et le plus palpable. Sans être nommé dans *Pacheû*, il traverse les observations des alpinistes : régression de l'enneigement, fonte des glaciers et du permafrost, écroulements rocheux... L'événement auquel font allusion les alpinistes à la fin du film est l'écroulement rocheux de la vire du Trident du Tacul, en 2018 (42 433 m³).

Pacheû filme le parcours physique de corps projetés dans leur milieu de formation, d'expertise et d'observation, les lectures de paysage y sont d'ailleurs un principe narratif central. L'œuvre antérieure *Faire la musique* (2017) est comme son pendant inversé.

Tournée en un seul plan fixe, dans la pile de béton d'un pont de Saint-Gervais, en Haute-Savoie, cette vidéo capte les parcours intérieurs de treize athlètes de haut niveau, plongés en plein entraînement mental, yeux clos, debout et immobiles dans l'espace, pleinement absorbés dans la visualisation de leur performance. Pratiquée en état de détente et de concentration, la répétition mentale est une technique d'optimisation lors de laquelle un athlète se passe dans sa tête le « film » d'un entraînement parfaitement réussi, ajustant chaque micro-geste, réactivant les sensations acquises dans la pratique. Le titre de l'œuvre est emprunté à « la musique » que se jouent les pilotes de la Patrouille de France avant leurs voltiges. Assis sur leurs chaises, ils actionnent les boutons d'un tableau de bord invisible, penchent la tête sous l'effet de loopings imaginaires. Les sportifs filmés par Camille Llobet appréhendent dans leurs chorégraphies introspectives, proches de la transe ou de l'autohypnose, d'autres environnements : paroi d'escalade, rampe de saut à ski, passage d'une cascade en kayak, piste de slalom ou bobsleigh...

Mélange de remémoration et de projection, la répétition mentale repose sur l'effet très concret de l'imagerie sur notre expérience d'apprentissage : voir faire une action par une autre personne que soi, ou encore se la représenter mentalement à soi-même, active dans notre cerveau les mêmes neurones miroirs que ceux investis lors de l'action elle-même. « L'activation des neurones miroirs engendrerait une "représentation motrice interne" de l'acte observé, dont dépendrait la possibilité d'apprendre par imitation⁹ », en reconnaissant et en comprenant l'action d'autrui en référence à son propre « vocabulaire d'actes¹⁰ », explique Giacomo Rizzolatti, professeur de physiologie humaine dont l'équipe a décrit les neurones miroirs au début des années 1990. Camille Llobet est fascinée par la capacité du corps à ancrer l'apprentissage, que ce soit dans les échauffements de trois danseuses répétant leurs pas, et dont elle filme en gros plans les bouches relâchées (*Chorée*, 2014) ; ou que ce soit dans l'imitation bruitiste nécessaire à l'apprentissage du langage, passant par l'étape d'un babillage prosodique que l'artiste observe chez sa propre fille, dont elle fait reproduire en direct les « chants » par une soprano (*Majelich*, 2018).

Stimulée par les découvertes et les approches de certaines disciplines scientifiques – l'anthropologie et son approche du terrain, la mésologie et sa science des milieux, ou la neurologie et son observation des apprentissages – Camille Llobet explore nos expériences de formation, qu'elles

soient physiques, linguistiques ou psychiques, en pistant à chaque fois l'importance de la conformation, de la communication, de la coparticipation. Toujours ce préfixe latin du cum, l'« avec », qui ancre toute sa pratique dans une étude des relations.

— 1. Un piétinement qui pourrait rappeler celui laissé par Richard Long dans un champ d'herbes hautes de la campagne du Wiltshire, sur l'un de ses trajets entre Bristol et Londres, et son iconique immortalisation photographique *A Line Made by Walking* (1967).

— 2. Glissade contrôlée sur une pente enneigée ou sur un pierrier, qu'on exécute debout ou accroupi, avec parfois appui sur le piolet qui sert de frein.

— 3. Un passage du journal de John Hull *Vers la nuit* a durablement marqué Camille Llobet, et nourrit plusieurs de ses œuvres. L'auteur y explique son cheminement vers la cécité et son « expérience de continuité acoustique » recouvrée grâce au bruit de la pluie dans son jardin, faisant ressortir les contours et l'emplacement d'un environnement sinon totalement absent de sa perception : « la pluie présente d'un coup la situation dans son ensemble, non simplement remémorée, ni anticipée, mais perçue réellement et immédiatement. La pluie donne un sens de la perspective et de la vraie relation qu'entretient une partie du monde avec l'autre. », John Hull, *Vers la nuit* (*Touching the Rock*, 1990), trad. Donatella Saulnier et Paule Vincent, Paris, Éditions du Seuil, 2017, p. 46–47.

— 4. Pierre-Henry Frangne, « Au principe de l'esthétique environnementale. Du paysage de montagne à l'esthétique de la montagne », dans *Nouvelle Revue d'Esthétique*, Paris, Presses Universitaires de France, 2018/2, n° 22, p. 39.

— 5. Réalités matérielles, données physiques et objectives des alentours.

— 6. Motif d'une représentation symbolique, pittoresque ou poétique.

— 7. Augustin Berque, « Trajection et réalité », in : *La mésologie, un autre paradigme pour l'anthropocène ?*, Colloque de Cerisy, dir. Marie Augendre, Jean-Pierre Llored et Yann Nussaume, Paris, Hermann, 2018, p. 37.

— 8. Augustin Berque, *Formes empreintes, formes matrices, Asie orientale*, Le Havre, Francis et Taylor, 2015, p. 17.

— 9. Giacomo Rizzolatti, Corrado Sinigaglia, *Les neurones miroirs* (2006), Paris, Odile Jacob, 2011, p. 110.

— 10. op. cit., p. 111.

Camille Llobet

Née en 1982

Vit et travaille à Sallanches (Haute-Savoie)

• CONTACTS

www.camillellobet.fr

llobetcamille@gmail.com



Voir La fiche en Bref en ligne

www.dda-auvergnerhonealpes.org



Voir le CV en ligne

www.dda-auvergnerhonealpes.org



Lire les textes en ligne

www.dda-auvergnerhonealpes.org

documents d'artistes

auvergne — rhône — alpes

Documentation et édition en art contemporain

Artistes visuels de la région Auvergne-Rhône-Alpes

www.dda-auvergnerhonealpes.org

info@dda-ra.org